

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) [Item](#)**207. Paris, Mercredi 3 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven**

207. Paris, Mercredi 3 juillet 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Grèce\)](#), [Politique \(Russie\)](#), [Procès](#), [Relation François-Dorothée](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1839-07-03

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationInédit

Information générales

LangueFrançais

Cote568, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

207 Paris, mercredi 3 Juillet 1839, 5 heures 1/2

J'ai vu ce matin, M. Urquhart. Il m'est resté deux heures. C'est un homme d'esprit et un fou, possédé contre vous d'une vrai monomanie. Pendant son dernier séjour

en Orient, il ne mangeait rien qu'assaisonné d'une main Turque, bien Turque, Il vous craint pour lui-même autant que pour l'Empire Ottoman et votre Empereur le déteste encore plus que M. Marc Girardin. Il m'a accablé de compliments et d'injures. Nous venons de voter nos dix millions. 313 votants et seulement 21 boules noires. Il n'y en aurait pas eu d'avantage pour 10 millions. N'en croyez pas les journaux. Le marquis de Dalmatie ne va point à Constantinople. Sur mon refus, on y laisse l'amiral Roussin. On l'engagera seulement à ne pas écrire tant de lettres particulières. L'Amiral Lalande, qui commandait notre station, restera aussi à la tête des forces nouvelles. C'est un homme d'esprit, outre le bon marin. Il est vrai. Après mon rêve éveillé et priant, je vous laissais seule. Je ne m'en excuse pas, mais vous me comprenez. Gardez pourtant toutes vos exigences, et repoussez toutes vos défiances. Celles ci n'auront jamais raison et les autres jamais tort. Un moment j'ai espéré suffire à votre âme à votre vie. Je n'y compte guère plus. Mais vous ne désirerez jamais rien de moi que je ne sois prêt à vous donner, et au delà. Adieu jusqu'à demain. Je vais dîner chez Madame Eynard.

Onze heures

Je rentre. Adieu encore avant de me coucher. La Grèce était là, bien contente de moi. Pauvre Grèce ! J'ai soutenu votre ouvrage. Vous auriez souri d'entendre ce matin, M. Urquhart me raconter toutes vos perfidies, quel immense et imperceptible filet vous aviez jeté sur M. Canning pour l'amener à vous, et comment il était déplorable qu'il fût mort, car il commençait à se reconnaître et à se débattre; il vous aurait échappé ; il se serait vengé ; il aurait vengé et sauvé l'Empire Ottoman. Heureusement pour vous, il est mort. Et pour la Grèce aussi, car, selon, M. Urquhart, il l'aurait défaite. Un jour aussi, vous voudrez la défaire, et c'est encore une des terreurs de M. Urquhart. Je l'ai rassuré. Je ne sais ce qui arrivera en Orient. Mais à coup sûr bien des prévisions y seront déjouées, et beaucoup de choses que nous y aurons faites, vous ou nous, pour notre compte et en passant, subsisteront et prendront une place et joueront un rôle que nous ne leur destinions pas.

Jeudi, 8 heures et demie Les amis de Thiers se désespèrent qu'il n'ait pas été ici pour cette discussion. Si vous lisez ses journaux, vous y verrez qu'ils ont grand peur que l'envie ne me prenne d'être ministre des Affaires Etrangères. Ils m'attaquent à ce titre comme si je l'étais. A propos de Thiers, un homme de ma connaissance qui arrive de Lombardie me contait l'autre jour qu'en se promenant sur le lac de Côme le batelier qui le conduisait lui avait dit en lui montrant une villa : " C'est là que demeurerait ce fameux ministre de France, avec Sa femme et sa fille. "

9 h 3/4

Je suis sans cesse interrompu. Je voudrais vous renvoyer tous les doutes, toutes les inquiétudes que suscite mon discours. Suis-je Anglais ? Suis-je Russe ? Pourquoi ai-je dit que l'Angleterre se trompait quelquefois ? Pourquoi ai-je fait tant de compliments à l'Empereur ? J'admire les badauds et les malices qu'ils voient partout.

Vous avez bien raison sur Lady Jersey. Mais ce n'est pas la persévérance de sa volonté qui fait faire ici attention à elle. Elle a été à la mode à Londres, et la mode de Londres se prolonge à Paris. Elle est partie contente de son petit séjour et un peu malade ; chargée d'emplettes. Je ne sais combien de caisses elle a emportées. Soyez tranquille sur Paris. Je n'aurai pas à faire le curieux. Le procès devient tous

les jours plus petit et les précautions plus grandes. Je ne cours pas le moindre risque et la terrasse encore un peu moins que moi. Adieu. Adieu.
Nous avons froid comme, vous ; mais je fais du feu. Adieu. Pas froid. G. Ce pauvre Montrond m'écrit qu'il est malade retenu dans son lit à Versailles, par un érysipèle à la tête et des remèdes assez violents. Il me dit qu'il en a encore pour quelques jours. Si ça va bien.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 207. Paris, Mercredi 3 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-07-03

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1731>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 3 juillet 1839

Heure 5 heures 1/2

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

li' à la mode
poulange à
petit d'ours et
de ne d'air

207

97

Paris Mercredi 3 Juillet 1839 5 heures 1/2

252

l'aurai par là
le jour plus
Je ne sours
encore un peu
avant fin
vieux. Pas fin
eustade
an évêque à
et me dit qu'il
va bien

J'ai vu ce matin le Reguier
Il m'est resté deux heures. C'est un homme d'esprit et
un fou, passionné contre vous deux vrais monomaniés.
Pendant son dernier séjour en Orient il ne mangait
rien qu'à l'aiton d'un digne marin Turque, bien Turque.
Il vous craint pour lui-même autant que pour
l'Empire Ottoman, et votre Empereur le craint
encore plus que M. St. Marc. Visconti. Il m'a
accablé de compliments et d'injures.

Vous avouez de votre côté dix millions. 313
votants et seulement 26 boules noires. Il n'y en
aurait pas eu davantage pour 50 millions.

N'en croyez pas le journal. Le marquis de
Dalmatie ne va point à Constantinople. Les mar-
quis, on y l'ait. L'émir de Roussin. On l'engagea
seulement à ne pas écrire tant de lettres particulières.
L'émir de Lalande qui commande notre Station
restera aussi à la tête de son nouveau. C'est
un homme d'esprit, entre un bon marin.

Il est vrai. Après mon vœu, quelle et
priant, je vous laisse seule. Je ne m'excuse
pas, mais vous me comprenez.

Sachez pourtant toutes vos exigences, et

9

8

repoussez toutes vos défenses. Celle-ci n'auroit
jamais raison et les autres jamais tort. Un
souffrir j'ai éprouvé suffira à votre ame, à votre
vie. Je n'y compte guère plus. Mais vous ne
desirez jamais rien de moi que je ne sois prêt
à vous donner, et au delà.

Adieu jusqu'à demain. Je vous salue cher
Madame de la Roche.

ange blanc

Le matin. Adieu encore avant de me coucher.
Ma bête était là, bien contente de moi. Pauvre
père ! J'ai senti votre ouvrage. Vous auriez
voulu l'entendre ce matin M. Argubart me
raconter toutes vos perfidies, quel commente et
imprécable fillet vous auriez jeté dans la lanterne
pour l'emmener à vous, et comment il était
déplorable qu'il fût mort, car il commençait
à se reconnaître et à se débattre; il vous
aurait échappé; il se serait vengé; il aurait
vengé ce drapeau l'Empire Ottoman, honteusement
perdu pour vous, il est mort. Je pourrais la bête aussi,
car, selon M. Argubart, il l'aurait défaits.
Un jour aussi, vous voudrez la défaire, et c'est
encore une des tentatives de M. Argubart. Je
l'ai rassuré. Je me suis ce qui arrivera au bout.
Mais, à coup sûr bien des prévisions y seront
répondre, et beaucoup de choses que nous y aurons

fautes, vous
suscitez
un rôle que

Les amis
de la prison
poussent à
qui l'œuvre
affaires, et
comme si je

à propos
l'annonce
c'est-à-dire
les de l'œuvre
avait dit, et
que l'œuvre
la femme

Je suis sûr
de vous le
suscite mon
Aussi ? Pour
le temps
tant de ces
les cadavres

Vous
le suit par

l'auront
tout, les
une, à votre
vous ne
ne soit prêt
sincère chez
me couchés
moi, d'ailleurs
vous m'avez
chassé au
commence et
due à l'annoy
il faut
commencer
vous il vous
il avait
honnêtement
mieux aussi,
et des suites,
faire, et est
gubavit. Je
vieux en vérité,
ne y servent
vous y avez

fautes, vous en avez, pour votre compte et en passant
s'inscrivent, et passeront une place, et j'en ai
un rôle que nous en leur destinations par.

Je suis & vous es dimier.

Les amis de Thiers de l'Assemblée qui n'ont pas
été ici pour cette discussion. Je vous lisez des
journaux, vous y voyez qu'il est grand pour
qui l'envie ne me permette d'être ministre des
affaires étrangères. Je m'attache à ce titre,
comme si je l'étais.

Il proposa de Thiers, un homme de son
connaissance qui arriva de Lombardie me
contait l'autre jour qu'il se promenant sur le
lac de Côme le batelier qui le conduisait lui
avait dit, en lui montrant une villa : « C'est là
que demeurerait le futur ministre de France, avec
sa femme et sa fille ».

g h. 1/2

Je suis sans cette interruption, je voudrais vous
demander tous les doutes, toutes les inquiétudes que
suscite mon discours. Suis-je anglais? Suis-je
Russe? Pourquoi ai-je dit que l'Angleterre
se trouperait quelquefois? Pourquoi ai-je fait
tant de compliments à l'Empereur? L'admire
les badans, et les maties qu'ils voyent parlant.

Vous avez bien vuider du lady Jersey, mais
le nait pas la persévérance et la volonté qui

287
37
fait faire ici attention à elle. Elle a été à la mode
à Londres, et la mode de Londres se prolonge à
Paris. Elle est partie contente de son petit voyage et
un peu malade ; chargée d'emplètes. Je ne dois
combien de caisses elle a emportées.

Soyez tranquille sur Paris. Je n'aurai pas à
faire le curieux. Le premier devient tous les jours plus
petit et les précautions plus grandes. Je ne cours
pas le moindre risque, et la servante encore un peu
moins que moi. Adieu. Adieu. Nous avons froid
comme vous ; mais j'ai du feu. Adieu. Pas froid.

Le pauvre Montandon m'écrit qu'il est malade
et qu'il est dans son lit à Versailles, sans un médecin à
la tête et des remèdes avec violence. Il me dit qu'il
en a encore pour quelques jours. Si ça va bien.

Il m'est resté
un feu, par
Londres, son
rien qu'à elle.
Il veut venir
l'empêcher elle
encore plus
accablé de

Nous va
Volans et de
aurait pas
rien en
Dalmatie
refus, en y
seulement à
L'Amiral de
d'entre autres
un homme

Il est
prière, je
pas, mais
Sicilien